Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 8

Artikel: La pompa a fu
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220123

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

64me ANNÉE. — N° 8. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 20 février 1926**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LA PATRIE VAUDOISE

A mes compatriotes de Berne.

Vous qui vivez loin d'elle et de son lac tranquille
N'est-ce pas qu'on s'attriste à ne la point revoir,
Et n'est-ce pas que certain soir
L'on se trouve isolé dans une grande ville ?

La nostalgie alors vous pénètre le cœur :
L'on se souvient des flots qui chantaient sur la plage,
Et l'on revoit le paysage
Où des voiles passaient joyeuses de blancheur.

Le soleil baignait tout d'une lumière blonde,
Le ciel resplendissait, l'air était attiédi ;
Le corps doucement engourdi
L'on se sentait ému rien qu'à regarder l'onde.

L'âme communiait aux choses tellement
Que ce coin de pays semblait prendre visage,
Et nos yeux gardant cette image
La ressusciteront encore en se fermant

N'est-ce pas que l'on reste à sa terre fidèle
Et qu'il faut la quitter longtemps pour mieux sentir
A quel point on la peut chérir
Et combien — éloigné — l'on demeure près d'elle ?

André Marcel.

LA POMPA A FU

GEIN l'è tot parâi bin quemoudo po on velâdzo d'avâi onna pompa à fû. Peinsâ-vo vâi ! po lè z'èceindie dza ! L'è su que n'è pas lo pe gros affére. Mâ lâi a assebin lè z'essayâdzo de pompa, iô ti lè pompier vignant trevougni lo balancier ein amont, ein avau, ein amont, ein avau, lè bré râ quemet dâi paufè âo bin pllièyi quemet on paraplliodze reinvessâ, et r'ein avau, et r'ein amont, hardi ! corâdzo ! à fére châ lè tuyau et crètchi la dzinellia. Et pu que lè pompier l'ant onna vetira que comptè. L'è pe biau que dâi militéro ! On à fiè, quemet onna grocha truffye âo mâitet de petite, quand on manèye clli balancier et lè fèmalle vo vouâitant avoué dâi get de tsatta que miaule po avâi sa pedance. Mâ s'on è dein lè coumandant dâo fû, l'è oncora tot autro et Napoléion ètai on craset dè coûte leu. Oï, vo dio, la pompa à fû l'è adi la pompa à fû !

Lo petit velâdzo de Budzon-lo-Petit, que l'è âo bas dâo cret et quasu dein on crâo, n'avâi min de pompa. Po fini et po ne pas ein atsetâ onna nâova, que cein arâi êtâ trâo tchè, lè z'autoritâ l'ant décidâ de martchandâ la vilhie de la vela vesena que vaillâi pe rein mé po per lé. L'êtâi 'na pucheinta machine que l'avâi fita son ceintenéro dâotrâi coup, que dzemelhive pè lè ruve quemet se l'avâi dâo ronmati, et pèsanta quemet onna dozanna de bâo de Pâtye. L'ant bin retapâïe, bin vèrnya, et se cein lâi a rein fé po la fére allâ pe rido, cein lâi avâi bailli bouna façon.

Vaitcé qu'onna veilhâ, on oût bramâ dein lo velâdzo : « Ao fû à Budzon d'Amont ! » Et lâi avâi dâi ravâo rodze pertot dein lè niole ! Dèvessâi itre onnâ pucheinta èceindie. L'êtâi lo momeint po lè dzein de Budzon-lo-Petit de sè montrâ, ora que l'avant onna pompa de sorta. Sè betant dan aprî po la saillî de l'hangâ. Lâi appliéyant ti lè tsevau que l'ant pu trovâ dein lo bocon de velâdzo et pu... via. L'affére l'è bin zu tant qu'âo bas dâo crêt, mâ po amont la coûta lâi a rein zu à fére. La pompa voliâve pas sè laissî trainnâ. On va querî lè bâo qu'on avâi, on lè s'appllièye dèvant lè tsevau, lè dzen sè betant âi ruve, lo régent, lo menistre, mimameint lo bolondzi tsampant à sè rontre lo veintro, rein lâi fâ : la pompa allâve bin on bet et pu la serpeint recoulâve avau et fasâi recoulâ bite et dzein avoué lhi. Tandu clli teimps, bourlâve adi et la pompa seimblliâve entsarèhya.[1] Manquâve justo, po la gagnî, on rein ; la fooce d'onna tchivra âo bin d'onna modze. Mâ allâ lè queri ! On avâi dza met tot cein qu'on avâi trovâ.

— No faut preindre la vatse à la mére Bâozeni ! fa cauquon cein vâo justo fére lo balan. On va la querî. On l'appllièye dèvant... et la pompa l'a dèmarrâ avoué tota la compagni tant qu'âo mâitet de la coûta. Oncora on coup de borî et on êtâi binstout âo coutset. Tot d'on coup, la vatse sè met à moulâ, à moulâ et à sè cutsî que lè dzein l'ant de suite vu que voliâve vilâ. N'a pas manquâ ! L'a bo et bin fé on galé vi que s'è met à dzelhî deinveron la vatse.

Mâ, fallâi ein-an, cote que cote ! On pouâve pas sè passâ de la vatse, du que fasâi lo balan. Adân, po la fére allâ, lâi betant avoué on lincou lo petit vi devant li, qu'on boutte terîve et... on a pu arrevâ âo coutset.

Mâ, tot cein l'avâi prâi dâo teimps. L'èceindie l'êtâi finya.

L'è du clli dzo que lè dzein d'amont diant dinse po mourgâ clliâa d'avau :

Quemet la pompa à Budzon-lo-Petit
Qu'arreve quand on rebâtit.

Marc à Louis.

[1] ensorcelée.

Celui qui tient le sac. — Ton frère a attaché une poêle à la queue du chat. C'est très méchant. Feraistu ça, toi ?

— Moi, oh ! jamais, jamais !

— Mais pourquoi n'as-tu pas empêché ton frère de faire ça ?

— Je ne pouvais, j'étais occupé.

— A quoi ?

— A tenir le chat !

LE MARIAGE

VOUS êtes marié ?

— Non.

— Comment se fait-il ?

— Je ne sais pas, au fond. N'est-ce pas, pour se marier, il faut être deux...

— Au moins. Et vous n'avez pas pu trouver le moyen d'être deux ?

— Ce n'est pas si facile que ça.

— Oh ! en cherchant bien.

— En cherchant bien... en cherchant bien... J'ai cherché...

— Que diable ! qui cherche, trouve.

— Eh ! bien, vous voyez, moi je n'ai pas trouvé. Ah ! c'est qu'il y a mille choses à considérer quand on veut se marier.

— Evidemment, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour se dérober aux doux liens de l'hyménée. La difficulté de réussir ajoute au désir d'entreprendre.

—Vous savez, c'est une loterie que le mariage. On peut mal tomber. Et puis... alors... bernique ; c'est pour la toute.

— Ah ! bah, il ne faut pas raisonner comme ça. On ne ferait jamais rien. Allez-y gaiment! Et ne regardez pas en arrière. D'ailleurs, vous avez encore les journaux.

— Oh ! les journaux !... J'avais mis un avis et j'ai reçu une quantité de lettres et de photographies. J'ai répondu à l'une d'elles qui me paraissait devoir satisfaire mes désirs. Je lui donnai rendez-vous sur la promenade de Montbenon, devant la grotte et, pour nous faire connaître l'un à l'autre, je lui disais de tenir à la main un numéro du journal dans lequel j'avais publié mon avis ; moi-même, j'avais le même signalement. Le jour convenu, je vis au moins une quinzaine de dames et demoiselles de tout âge, qui, toutes, avaient en main le journal en question. Je n'osai pas sortir le mien de ma poche. Vraiment, il y en avait trop. C'était l'embarras du choix. Et puis, vous voyez d'ici le tableau. Si, m'étant décidé, j'étais allé au-devant de l'une d'elles, les autres m'auraient écharpé. Non, vraiment, le mariage est trop compliqué. Or je n'aime pas les complications.

— Eh ! bien, mon cher, vous n'avez pas été fort, permettez-moi de vous le dire. Vous avez manqué là une belle occasion. Tout le monde n'a pas votre chance, allez! Quinze candidates, peste! Monsieur faisait son petit sultan.

— Oh ! puis, voyez-vous, je crois que je ne suis pas fait pour le mariage. Je raisonne, à ce sujet, comme Bonnard de l'«Ecole des vieillards» de Casimir Delavigne. A l'un de ses amis, qui s'était remarié ayant déjà un âge respectable et qui lui vantait le charme et les attraits du mariage, disant :

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

Bonnard répliqua :

Il a tels déplaisirs que je crains plus encore.
Je ne suis point de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité ;
Pauvres dans l'opulence et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille.
De ceux qu'on voit pâlir dès qu'un jeune étourdi
Lorgne, en passant, leur femme, assise à leur côté,
Et, géôliers maladroits de quelqu'Agnès nouvelle,
Sans fruit, en soins jaloux se creusent la cervelle.
Jamais le bon plaisir de Madame Bonnard.
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette
Et jamais ma dépense excédant ma recette
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Ainsi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse et m'endors à la baisse.
A deux heures, je dîne. On en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet,